



Catharsys

Édition illustrée

Didier Roth

Extrait de Catharsys

Prologue

Ils me traînent jusqu'à cette chaise, m'attachent le torse au dossier avant de menotter mes chevilles aux pieds métalliques.

Ils ne me font toujours pas confiance malgré le temps passé ici...

Au même moment, l'un d'eux démarre l'ordinateur. Je le vois placer le curseur de la souris sur ce code. Toujours le même...

Ils sortent.

De nouveau, je me retrouve devant ce moniteur contraint de regarder cette liste. Au début, ne saisissant pas ce qu'ils attendaient de moi, j'avais cliqué au hasard sur les lignes diverses du programme ; toutes contenaient une combinaison alphanumérique incompréhensible...

Désormais, je me contente de choisir celle que le curseur m'indique : deux lettres, deux chiffres, deux lettres, je les connais par cœur : FZ33UF.

C'est à chaque fois la même rengaine et n'en comprenant toujours pas la signification, j'ai abandonné l'idée de lui donner un sens.

Depuis combien de temps suis-je coincé ici ? Je sens cette foule d'hommes en blouse blanche m'épier du matin au soir, planqués derrière l'immense baie vitrée, dans mon dos. Combien de jours à sentir leur regard, même quand je suis persuadé qu'ils ne sont pas dans la pièce, à les deviner s'agiter dans tous les sens ?

Malgré les sangles, je peux tourner légèrement la tête. J'ai déjà pu les observer, je me contente désormais des autres perceptions...

À quoi bon les regarder ? Ficelé comme je suis, Je n'ai aucun moyen d'agir.

Ils effectuent toujours les mêmes gestes, au même rythme ; le temps semble figé malgré la course de certains... Je dois penser à autre chose, si je ne veux pas devenir cinglé !

Ce qui me manque le plus, ce sont les odeurs. Ici, tout est aseptisé, ce qui a déteint sur mes émotions.

Pour échapper à ces données, j'observe ma chambre, encore une fois : un lit, une chaise et cet ordinateur... Pas d'armoire ni

de table de chevet. Rien d'autre que cet ordinateur et ce maigre mobilier. Ni cadre, ni couleur pour égayer cette pièce blanche, ternie par les années. Il n'y a aucune ouverture sur l'extérieur : tout respire l'oppression.

*

Lors de mon unique tentative de fuite, quasiment aboutie, j'avais attendu qu'ils ouvrent la porte pour me faufiler par l'embrasure. L'un des médecins avait crié, mais j'avais été trop vif pour qu'il m'attrape.

Courir ? À quoi bon ? Je m'étais retrouvé à déambuler dans une multitude de couloirs qui se ressemblaient tous : interminables et éclairés par des néons blafards. J'étais totalement désorienté.

À mesure que j'avançais, l'angoisse me gagnait, nouant un peu plus ma gorge à chaque pas. Ils ne se donnaient même pas la peine de me chercher. J'évoluais dans ce dédale sans repère ; tombant sans arrêt sur des cellules qui ressemblaient à la mienne : des cobayes attachés sur une chaise fixant aveuglément leur moniteur. Tout comme moi, ils s'abîmaient les yeux sur ces foutus codes...

Je devenais fou : combien étions-nous à endurer cela ? Pourquoi nous ? Avions-nous quelque chose de spécial ? Si oui, qu'était-ce ?

Personne ne me suivait. Me testaient-ils ? M'observaient-ils, tel un rat de laboratoire dans un labyrinthe, sachant pertinemment que je ne trouverais pas la sortie ?

Le complexe semblait sans fin. Aucun escalier ni ascenseur...

Impossible ! Ce lieu devait bien avoir une issue quelque part ! J'essayais de rationaliser quand, soudain, surgissant de nulle part, un commando lourdement armés. J'étais dans leur viseur.

Avant de pouvoir réagir, je reçus un choc en pleine poitrine et m'écroulai lamentablement.

*

Première phase : dénutrition progressive.

Le trou noir. Seul le réveil fut marquant : une gifle violente assénée par l'un des gardes.

« Alors comme ça on veut jouer au dur ?

– Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondis-je du tac au tac.

– Tu ne feras bientôt plus le malin. Je peux t'assurer que c'est la première et dernière fois que tu nous fais ce coup-là. Tu n'auras pas de seconde chance. Tu peux me croire. »

Je ne répliquai pas, mais mon sang bouillonnait dans mes veines... Véritable moulin à paroles, mon interlocuteur rajouta :

« Tu as perdu ta langue ? ricana-t-il. Tant mieux, tu n'as pas besoin de l'ouvrir. »

Inconsciemment, je serrai les poings et l'autre le remarqua.

« C'est que tu mordrais, si tu avais des dents. J'ai de la chance que tu sois attaché, s'amusa-t-il, avant de me menacer de son Taser.

– Finies les plaisanteries ! », déclara un autre garde.

Le retour à ma cellule ne fut pas aisé : ils m'avaient menotté les pieds et sanglé les mains derrière le dos. Celui qui m'avait tiré dessus pressait son arme dans le creux de mes reins pour que j'avance plus vite. Je manquai plusieurs fois de trébucher. Certains m'invectivaient, d'autres se moquaient de moi durant ce parcours interminable.

Je me retrouvais dans cette chambre nue et glaciale, et ils me poussèrent sans ménagement sur le lit, comme un vulgaire sac

de patates. L'un d'eux me délia les poignets, mais aussitôt après il me ficela aux barreaux métalliques de la couchette.

Ils commencèrent ensuite leur travail de conditionnement et rationnèrent de plus en plus ma nourriture. Ils devaient certainement me droguer, puisqu'à certains moments, mes pensées devenaient floues.

Cependant, je ne pouvais refuser de boire ce qu'ils m'offraient, craignant la déshydratation.

Physiquement, je m'affaiblissais de jour en jour. Psychologiquement c'était l'enfer : je perdais de plus en plus les pédales à force de passer la majeure partie de mon temps à regarder ces combinaisons énigmatiques. Continuellement attaché, ils restaient toutefois près de moi, me forçant à fixer l'écran, pendant qu'ils se délectaient de mon ignorance.

Dès qu'ils observaient mon indifférence pour ces chiffres et lettres, ils me rouaient de coups, m'insultaient jusqu'à ce que je reprenne. Ils finirent par me révéler que le code représentait ma nouvelle identité avant de...

Seconde phase : la torture.

La seconde étape débuta. Ils retirèrent l'ordinateur et le remplacèrent par une grande bassine remplie de glaçons. Au

début, je ne compris pas où ils voulaient en venir, mais cela ne tarda pas.

Ils continuaient de m'enchaîner sur la chaise, mais désormais, ils me questionnaient, me laissant à peine le temps de répondre. Ils répétaient en boucle — Qui es-tu ? Que recherches-tu ? Pour qui travailles-tu ? — entrecoupés de chocs électriques des Tasers lorsque je ne répondais pas suffisamment vite. D'autres fois, ils me plongeaient le crâne dans l'eau glacée durant ce qui me semblait être d'interminables minutes, puis me redressaient sans ménagement.

J'ignorais combien de temps dura ce rituel. On avait retiré ma montre ainsi que l'horloge de la chambre. Je ne disposais d'aucun repère temporel dans cette pièce oppressante. Seule la cicatrisation de mes brûlures, de plus en plus profondes et nombreuses, m'offrait une vague notion sur la durée de ce calvaire.

Au début, je déclinais mon matricule, FZ33UF, puis comme je ne savais pas ce qu'ils attendaient de moi, je me murais dans le silence. Devant le manque d'efficacité, je répondais ce qui me passait par la tête, cependant ça ne semblait pas non plus leur convenir, car les tortures perduraient... Peu importaient mes

propos, ils ne cessaient de me poser inlassablement ces mêmes questions.

Ayant épuisé toutes les options que mon cerveau pouvait concevoir, je m'enfermais dans un mutisme total, ce qui ne les empêchait nullement de poursuivre leur manège.

Combien de temps dura cette torture ? Le temps semblait se figer... Les cycles se répétaient sans cesse, pas un instant de répit excepté le sommeil et des repas de plus en plus maigres...

Troisième phase : renutrition et resocialisation.

Heureusement pour moi, une autre étape se déclencha. Je ne sais pas pourquoi, mais leurs méthodes évoluèrent. J'en ressentis un soulagement immense. Peut-être s'étaient-ils rendu compte de l'impasse où ils me menaient ? Quoi qu'il en fût, la nouvelle approche me convenait mieux.

Pour commencer, ils stoppèrent leurs sempiternelles questions. Ensuite, une autre équipe prit le relais : je reçus la visite de nouveaux médecins, plus chaleureux que leurs prédécesseurs. Ceux-ci me donnèrent des livres, des mots croisés, du papier ainsi que des crayons.

Un matin sur deux, je devais soit vaquer à des activités artistiques, soit répondre à un docteur qui venait discuter avec moi. Ce dernier, petit et chauve, avec un ventre assez rebondi, arborait constamment un sourire aux lèvres. Sa voix agréable et bienveillante m'inspirait confiance. Même son nom prêtait à sourire : il s'appelait Amigo d'après sa blouse. Celle des autres était anonyme.

Certes, il me posait des questions, mais elles restaient somme toutes banales : « Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? Avez-vous bien dormi ? »

Au fil du temps, un lien se tissa entre nous. Même si je savais qu'il faisait partie de mes ravisseurs, je l'aimais bien, ce petit bonhomme. C'était la seule personne qui se donnait la peine d'être aimable avec moi ici, et j'avoue que cela me faisait du bien.

Après le déjeuner, ils continuaient de m'attacher sur la chaise et remettaient l'écran d'ordinateur. Les après-midi étaient toujours aussi longs, à scruter ces combinaisons indéchiffrables.

Côté nutrition, ils me réhabituaient à une alimentation équilibrée. Je repris des forces. Cependant, je me sentais la plupart du temps groggy : je suppose qu'ils dissimulaient des

médicaments dans la boisson ou dans les plats... Vu mon état, je ne risquais pas de m'évader : je tenais à peine sur mes jambes.

Quatrième phase : vers une nouvelle expérience.

Il y a quelques jours, le docteur Amigo m'a annoncé que je leur avais donné satisfaction et que la prochaine étape commencerait bientôt. J'ai été surpris de cette information, à la fois impatient de connaître un nouveau changement, mais également inquiet : que prévoyaient-ils pour moi ?

Amigo m'a rassuré comme il a pu et m'a affirmé que je devais faire confiance à ses remplaçants. Il ne s'occuperait plus de moi ici, mais continuerait à m'observer d'un autre poste. Au moindre problème, il reviendrait me rendre visite.

Il ne me restait plus qu'à attendre la suite de la procédure.

*

Ce matin, un homme entre et vient me voir.

« Comment te sens-tu aujourd'hui ? »

Je décide de jouer le jeu. Je ne veux pas leur montrer que je suis usé... Ils n'auront pas ce plaisir.

« Bien. Même si je ne comprends toujours pas ce que je fais ici.

– Ne t'inquiète pas. Tu auras des réponses... Un jour.

– Vous savez rassurer, vous. »

L'homme se fend d'un sourire avant de continuer.

« Nous allons pouvoir passer aux choses sérieuses.

– Les choses sérieuses ?

– Tu ne crois pas que nous allons te garder ici à ne rien faire ? »

Je le fixe intensément, mais cela ne le gêne pas plus que ça. Au contraire, il s'en amuse.

« Tu devrais voir ta tête, tu ferais peur à ta propre mère. »

J'esquisse un sourire imperceptible et décide de tenter ma chance.

« Pourriez-vous me retirer ces menottes ? Elles me brûlent les poignets et engourdissent mes doigts.

– Bien essayé, mais je ne suis pas né de la dernière pluie. On ne peut pas te faire confiance, tu nous l'as prouvé par le passé. Néanmoins, à ta place, j'aurais également tenté ma chance.

– J'aurais essayé, marmonné-je.

– Tu es solide. D’ailleurs, c’est pour cette raison que nous avons décidé de passer à l’étape suivante. Nous pensons que tu es prêt.

– Prêt pour quoi ?

– Chaque chose en son temps. Regarde plutôt ceci et dis-moi si ça te rappelle quelque chose. »

Il me montre une photo de moi, entre dix et douze ans. Je suis entouré de mes parents. Derrière nous, le soleil illumine les cimes enneigées des Alpes.

« Ce sont mes parents et moi. Quand j’étais gosse. Où l’avez-vous eue ?

– Aucune importance. Concentre-toi sur la photo. Quels souvenirs te rappelle-t-elle ?

– Elle a été prise pendant des vacances à la montagne. Elle ne m’évoque rien d’autre.

– Bien. Quels sont les prénoms de tes parents ?

– C’est quoi cette question ? Pourquoi voulez-vous que je vous donne les prénoms de mes parents ?

– Réponds.

– Si ça vous fait plaisir. C’est... »

Le trou noir. Il ne dure que quelques instants, mais semble s'éterniser ; pendant ce laps de temps, je suis incapable de me les remémorer.

Heureusement, les données me reviennent. Les données, terme curieux, mais c'est exactement ce que je ressens sur le coup ; comme si une personne extérieure avait surfé sur le net pour me transmettre ces informations...

Comment ai-je pu oublier que mes parents s'appellent Valentino et Marie ? C'est du délire. Ce n'est franchement pas rationnel et je préfère ne pas trop m'attarder sur cette impression qui me fait flipper.

« C'est bien. Tu es prêt. Je te le confirme. Mes collègues vont venir te chercher pour t'allonger sur le lit. Pas de bêtise, ils sont costauds et tu n'es pas en grande forme. J'espère que tu as bien profité de ton dernier repas.

– Que voulez-vous dire ?

– Ta prochaine nourriture sera spirituelle. Elle nous aidera pour la suite.

– Spirituelle ? Vous aidera ?

– Cesse de te torturer avec ces questions. Tu n'auras pas de réponse tout de suite. Tu savais ce qui t'attendait. Tu as signé.

– J’ai signé quoi ?

– On dirait que ta mémoire te joue des tours. Tu t’es porté volontaire.

– Je ne me souviens pas avoir signé quoi que ce soit.

– Assez parlé. Ils ne vont pas tarder. »

Le docteur – ou scientifique – part et je me retrouve à nouveau seul. Je ne sais pas quand, ni comment, ni pourquoi je suis arrivé ici. J’ai beau essayer de visualiser la signature d’un document, rien ne me revient.

Quelques minutes plus tard, d’autres blouses blanches arrivent.

« Patient FZ33UF, c’est ton tour, ordonne un médecin sans lever les yeux de sa fiche.

– Vous ne pouvez pas m’appeler par mon prénom ? demandé-je, agacé.

– Avance-toi.

– Et comment le pourrais-je ? »

Le savant me regarde. Il se rend alors compte que je ne peux bouger.

« Libérez-le. Et toi, ne tente rien de stupide », me précise-t-il.

Peu après, ils m'allongent sur le lit. Je me débats, mais ils sont nombreux et me sanglent au matelas. D'autres apportent des électrodes. Je force sur les liens tant que je peux, en vain. Certains me tiennent les jambes ainsi que les bras pendant que leurs compères m'installent l'appareillage sur tout le corps, crâne compris. Ensuite, la pièce se vide. Me voici désormais seul.

Une attente interminable commence. J'essaie de mettre mon cerveau en pause, cependant mon esprit bouillonne. Enfin, la porte s'ouvre. C'est avec un réel soulagement que je vois arriver le docteur Amigo.

« On va pouvoir commencer l'expérience. Tu as réussi les premiers tests, mais c'est maintenant que tout commence. On va te faire revivre tes souvenirs et tu devrais récupérer petit à petit la mémoire. Crois-moi, ce ne sera pas drôle tous les jours.

– Je ne pense pas que vous allez récolter des infos intéressantes, soupirai-je.

– Ta mémoire renferme des trésors inestimables pour nous. »

Ces propos me font bondir – on nage en plein délire. Je n'ai rien à cacher. J'ai une vie tout à fait banale ! – et j'entrouvre l'armure que je me suis forgée.

« Des trésors ? Vous devez vous tromper de personne. Et même si c'était le cas, que cherchez-vous ? Quel est votre but ?

– Tu es trop curieux. Ne t'inquiète pas, nous savons ce que nous faisons. »

Amigo marque une pause avant de reprendre.

« Laisse-moi t'expliquer : tes souvenirs pourront te sembler étranges, voire déconnectés de la réalité. Il est possible que tu doutes de ton comportement, de ta façon de parler. C'est parfaitement normal. Laisse-toi guider. Ton objectif n'est pas d'analyser tes souvenirs, mais d'en collecter le plus possible. Plus tôt tu te rappelleras, plus tôt tu sortiras d'ici. Garde cela en tête.

– Pourquoi ne devrais-je pas analyser mes souvenirs ? C'est ridicule, j'ai vécu ces événements, ils vont forcément faire remonter des émotions.

– Je ne dis pas que tu ne ressentiras rien. Évite de perdre ton temps avec des questions qui ne te mèneront nulle part. Cependant, nous ne pouvons contrôler ton esprit, tu seras seul juge de ce qu'il convient de garder ou non de ta mémoire.

– Ça va durer combien de temps ?

– Tout dépend de toi. Dès que nous aurons obtenu nos réponses, nous te libérerons. »

Je ne suis pas dupe. Je bous d'une rage intérieure, mais ne le montre pas... Qu'on en finisse !

Amigo poursuit :

« Le premier souvenir risque de t'ennuyer.

– M'ennuyer ?

– On va tester ta patience, c'est aussi simple que cela. Et maintenant, je vais t'injecter un produit pour te détendre. Tu plongeras dans tes souvenirs et n'auras plus conscience d'être ici, avec nous. C'est un long voyage qui va commencer. Petite précision, tu auras à peine douze ans dans ces segments mnésiques. Cela te laisse une idée du temps que l'expérience va durer... »

Avant de me piquer, il me glisse à l'oreille que je m'appelle Fabien. Ensuite, je sombre.

Chapitre I

L’emménagement

« Nous sommes enfin arrivés, déclara papa. J’espère que ce travail en vaut la peine.

– J’en suis sûre. Ton patron t’a fait une offre que tu ne pouvais pas refuser. Tout va bien se passer. Nous allons nous plaire ici, le rassura maman, en posant affectueusement sa main sur son épaule.

– Il serait peut-être temps de réveiller la marmotte ! », s’exclama mon père en riant.

Je continuais à somnoler, ne voulant pas comprendre que nous étions enfin parvenus à notre destination, ce minuscule village de Ruelham, dans un coin reculé de l’Alsace. L’interminable voyage depuis notre agréable bourgade provençale était enfin terminé.

Bientôt, la vie reprendrait son cours. Je devrais m’éveiller et découvrir notre nouveau chez nous. En attendant, je me remémorais les raisons de notre départ.

Mon père aurait préféré rester dans le Sud, mais la destination n'était pas négociable. Il avait été promu responsable de la sécurité informatique au sein de la maison-mère de MasterWorld : une multinationale du recensement et de la transmission des données numériques du globe. Pour compenser ce départ précipité, son patron avait gracieusement proposé de nous loger dans l'une de ses villas alsaciennes entièrement meublées.

Du haut de mes douze ans, j'avais dû suivre mes parents à travers la France. Après une escale, la nuit précédente, dans un hôtel à bas prix — papa n'ayant pas l'habitude des longs trajets — nous étions arrivés à Ruelham. Heureusement, le temps clément nous avait fait échapper aux chaleurs estivales.

Je m'étais assoupi à l'arrière, bercé par le doux ronron de la voiture. J'avais du mal à accepter ce déménagement, j'allais perdre beaucoup, y compris mes amis. Pour autant, mon avis ne comptait pas. Et tout ça à cause du boulot de mon père !

Dans cette nouvelle région, le soleil faisait pâle figure et les hivers rudes n'allaient pas nous épargner, mais de toute façon je n'avais jamais mon mot à dire. C'est ce que je lui avais balancé en apprenant la nouvelle.

D'ordinaire, je n'étais pas comme ça. J'aimais tendrement mes parents. J'étais juste agacé, mais bon ça allait passer. Je n'allais pas bouder toute la journée !

Au fait, je ne me suis pas encore présenté : j'aime tendrement mes parents et je m'appelle Fabien. Papa, c'est Valentino et maman, Marie. Je suis le fruit de leur bonheur et je les aime tendrement.

*

Tendrement, tendrement, tendrement...

Je répète ce mot en boucle. Hagaré. Mes yeux se révulsent. Mon souffle est saccadé. Ce mot résonne sans cesse dans mon crâne.

Un docteur frappe avec un marteau mon genou qui se contracte. Le geste accentue mon délire, je lui crie « tendrement ». Malgré la surprise, le choc n'a pas compensé la singularité de la situation – juste un temps d'arrêt –, le manège recommence. Ce cercle vicieux me fait encore plus flipper.

Pour le briser, le médecin pose sa voix. Calme, douce, à la limite de l'hypnotique.

« Prends une grande inspiration. Inspire puis expire. Recommence plusieurs fois. »

Je suis perplexe, toutefois il insiste. Je dois lui faire confiance, il ne me veut aucun mal. Il s'aperçoit que je tremble et s'approche de moi. Tel un animal apeuré, je tente de me recroqueviller; toutefois des sangles retiennent la totalité de mon corps : bras, jambes et torse. Il parle doucement et distille les mêmes conseils sur la respiration tout en me serrant la main de manière amicale. Je décide de l'écouter; je dois forcer mon cœur à ralentir.

Au bout de quelques exercices, je retrouve mon calme. Il poursuit :

« Nous allons corriger l'anomalie le plus rapidement possible. »

Je le regarde, les yeux écarquillés.

« Ano... malie ? Qu'est-ce que... Que voulez vous... Que voulez vous dire ? Quelle anomalie ? dis-je d'une voix tremblotante.

– Ne t'inquiète pas, c'est juste une question de rodage. Un mauvais paramètre lié à une précédente expérience. D'ici quelques minutes, nous aurons gommé ceci et nous poursuivrons. Tu ne te souviendras même plus de cet incident. Fais-nous confiance. »

Plus facile à dire qu'à faire ; ce n'est pas lui le cobaye. Il m'a pourtant aidé à me relaxer et je sens que je peux lui faire confiance. Du moins, sur ce point-là.

Je reprends ses exercices jusqu'à ce que mon rythme cardiaque redevienne normal. Je suppose alors que je peux poursuivre le test...

*

Concernant mon apparence physique, j'étais plutôt *pitchoune* ; du genre demi-portion si vous voyez ce que je veux dire ; ni bien grand pour mon âge, un mètre quarante, ni bien gros (trente-trois kilos, « dites docteur ! »). J'avais les cheveux blonds coiffés en brosse et les yeux bleus.

Mes parents avaient vécu une quinzaine d'années dans une petite maison typiquement provençale qui respirait la joie de vivre et l'insouciance.

Le soleil, les cigales et la lavande allaient me manquer. Tout comme mon voisin de classe Nicolas, mon confident Dimitri et la rigolote Eva.

Ce mas constituait l'héritage des parents de maman, car ma tante Isabelle n'aimait pas le Sud et avait préféré s'installer à Paris. Elle nous avait donc vendu sa part de la maison et c'est

ainsi que mes parents en étaient devenus les uniques propriétaires. « Cependant, la roue tourne. », comme dit l'autre, et mon père avait été obligé d'accepter cette satanée promotion ! Du coup, direction le froid.

Je n'avais plus qu'à espérer me faire de nouveaux amis ici.

On me secouait assez énergiquement. J'émergeai doucement de ma torpeur avant de croiser le regard de mon père.

« On est arrivés, la marmotte, me taquina-t-il gentiment.

– Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? demandai-je en feignant de somnoler.

– Ça ne te réussit pas vraiment la voiture. »

Je grognais tout en détachant ma ceinture. Maman était déjà sortie et devait attendre près du coffre. Doucement, je remuai mes jambes engourdis, puis sortis à mon tour pour la rejoindre.

« Ça y est, tu es réveillé, me dit-elle.

– Ouais, c'est mort ce bled, déclarai-je sèchement. »

Mon ton était peut-être un peu trop cassant, mais je n'approuvais pas ce départ : abandonner mon quotidien restait dur à avaler.

J'avais dû quitter toutes mes petites habitudes méridionales et espérais en créer d'autres dans l'Est. En particulier, je ne pourrais plus jouer avec mon amoureuse Lucie avec qui j'aimais grimper sur les collines. Sans oublier Mistigris, notre chat, laissé à Enzo, notre petit voisin de huit ans, qui s'était pris d'affection pour lui.

Pendant ce temps, mon père ouvrit le coffre, sortit les valises et les déposa sur le trottoir. Je pris la mienne, la plus petite, et laissai mes parents se débrouiller avec les leurs.

Nous marchâmes jusqu'au 15 Rue des roses, notre nouvelle adresse. Mon père posa son bagage, chercha la clé qu'il extirpa de la poche gauche de son pantalon et l'introduisit dans la serrure avant d'ouvrir en grand la porte d'entrée.

Avec un geste de bienvenue, il laissa la maison nous accueillir.

« Voici notre nouveau chez nous. J'espère qu'il vous plaira, car il n'est pas prévu que nous déménagions de sitôt. Ce voyage m'a épuisé, je ne ferais pas ça tous les jours, rit-il.

– La maison semble aussi propre que sur les photos, c'est bon signe. », commenta ma mère.

Sans être d'une maniaquerie extrême, maman aimait la propreté et l'ordre, un peu trop à mon goût d'ailleurs. Moi, je

préférais étaler mes affaires, pour délimiter mon territoire, surtout dans ma chambre, et je n'aimais guère faire des concessions quand il s'agissait de la ranger. Pour cette raison, je laissais toujours quelques babioles, même durant les nettoyages de saison. Ma mère acceptait ces petites libertés en faisant mine de râler.

Nous posâmes nos sacs dans l'entrée afin de visiter la maison.

Un petit couloir menait à la cuisine. Celle-ci était spacieuse et bien équipée : on y trouvait une cuisinière à gaz, de multiples placards au-dessus d'un plan de travail généreux, un four assez large, une chaudière à bois, un four à micro-ondes, une large table vert olive en chêne entourée de six chaises assorties, un lave-vaisselle dissimulé sous l'un des placards du bas entourant le plan de travail, un évier avec deux belles vasques. Les murs étaient peints dans des teintes ocre rappelant la Provence.

« On se sentirait presque chez nous ! », s'exclama maman.

Nous poursuivîmes la visite par le séjour, spacieux et fonctionnel : un canapé orange de quatre places où l'on tiendrait aisément, un grand téléviseur à écran plat, un coin bureau avec un ordinateur accompagné de sa chaise ergonomique, une chaîne hi-fi moderne avec tourne-disques et lecteur MP3. Dans cette pièce trônait également une grande

table de chêne jaune safran entourée de ses huit chaises. Les tons vanillés des murs rendaient la pièce lumineuse et rappelaient une nouvelle fois le soleil méridional.

Nous passâmes rapidement à la salle de bains, qui contenait un lavabo, une douche à l'italienne ainsi qu'une baignoire de l'autre côté... Et même un jacuzzi ! Il y en avait pour tous les goûts : ceux qui aimaient se prélasser et ceux qui préféraient une toilette de chat. Du carrelage blanc cassé couvrait les murs et une faïence aux motifs de cigale ornait la pièce. Les toilettes se trouvaient dans le même coin de la maison, mais étaient séparées de la salle d'eau par une porte. Elles étaient de bonne taille : nous n'y serions pas serrés comme des sardines !

Après, direction l'étage : place aux chambres !

La première, à gauche du palier, celle de mes parents, sentait bon la lavande et comprenait entre autre un lit en fer forgé, de belles couvertures aux motifs de cigales et des fenêtres blanches à double vitrage : ça ne devait pas être pour le bruit car le bled semblait calme ! Peut-être pour la chaleur. Si c'est ça, le soleil devait cogner en été. On trouvait aussi une belle armoire nervurée, une petite table de nuit sur laquelle était posée une lampe avec abat-jour décoré d'olives qui égayait la pièce.

Tout à mes rêveries, je me rendis compte brutalement que je venais de faire une description digne d'un vendeur immobilier !

C'est qu'à force d'avoir été embarqué par maman pour son boulot à visiter tout un tas de maisons et subir des explications en long en large et en travers sur chaque objet, je commençais à devenir expert en la matière ! Jamais pendant l'école, mais quand même.

Enfin nous visitâmes mon futur repaire qui comprenait une armoire blanc mat, un coin bureau où trônait un ordinateur portable dernier cri, accompagné d'une chaise noire souple et un lit deux places. J'allais pouvoir gigoter sans risquer de me retrouver sur le plancher. Ne riez pas, je m'étais parfois retrouvé la gueule par terre avec mon ancien lit ! De nouveau, la lavande chatouilla nos narines. Je découvris aussi une télévision murale avec écran plat ! Cool ça ! Il n'y en avait pas dans la chambre de mes parents. Ceux de l'autre famille devaient bien s'ennuyer, à moins qu'ils ne préférassent la lecture ! Mon père me fit remarquer que j'avais de la chance, et je fus étonné d'apprendre qu'il me laissait l'appareil.

« Ce sera ton cadeau de bienvenue. Avec l'argent que je vais gagner, je pourrai m'en acheter un plus beau. », me taquina-t-il.

Cela nous fit bien rire.

« Mais pas question de regarder les films jusqu'à minuit. », compléta maman.

Je fis un salut militaire en aboyant un « à vos ordres. » et nous pouffâmes.

Ensuite, il y avait encore deux chambres d'amis qui contenaient chacune, entre autres, une télévision murale avec écran plat.

« Il n'y a que votre chambre qui ne contient pas de télé, fis-je.

– Ouais, bon, ça va. C'est vraiment pas juste. En attendant d'en racheter une, on va changer de chambre !

– Ils avaient peut-être mieux à faire que de regarder la télé, répondit ma mère malicieusement.

– Ils devaient être bien toniques dans ce cas, car tous les jours...

– Bon, n'allons pas plus loin, il y a des oreilles pures par ici, déclara-t-elle en me désignant du coin de l'œil.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, c'est quasi de mon âge, ris-je.

– Tu vas peut-être attendre quelques années, je n’ai pas envie d’être grand-père demain.

– Valentino !

– Ce n’est pas moi qui ai tendu la perche, d’ailleurs en parlant de perche... » Tout en disant ces derniers mots, mon père s’était rapproché de ma mère et l’enlaçait tendrement.

Je décidai d’intervenir.

« Bon, c’est pas tout ça, mais les valises ne vont pas se monter toutes seules. »

Ce fut au tour de mon père de me saluer militairement. Ensuite, nous descendîmes chercher nos bagages et nous remontâmes dans nos chambres respectives.

Nous déballâmes nos vêtements, pour les ranger dans nos armoires, avant de nous retrouver dans le salon.

« On va pouvoir visiter le village maintenant. D’ailleurs, j’espère qu’il y a des magasins, car nous n’avons rien à manger pour ce soir.

– Je suis sûr qu’on trouvera notre bonheur ici. », assura mon père.

Nous prîmes la voiture pour explorer le petit bourg. Tout compte fait, ce dernier était plus grand que je ne le pensais et on y trouvait, outre les traditionnelles mairie, école et église, une épicerie locale qui vendait de tout, un cabinet médical, un marchand de journaux-fleuriste, cinq boulangeries — on n'allait pas mourir de faim ! —, une poste, deux boucheries, deux pharmacies, trois coiffeurs et un beau petit parc fleuri, boisé et agrémenté de jeux d'enfants. Je m'émerveillais devant les façades multicolores des maisons : on en trouvait des roses, des vertes, des bleues... un vrai arc-en-ciel ! Je trouvais dommage cependant que les rues soient aussi désertes, seul le square semblait vivant. Pourquoi les habitants ne flânaient-ils pas dans la rue ? J'émettais des hypothèses, toutes plus farfelues les unes que les autres — des attaques de cigognes, une armée de golems, des sorcières crochues —, avant d'abandonner. Après tout, ils préféraient peut-être se terrer chez eux ! Tout simplement !

En quittant le village, nous découvrîmes une zone commerciale assez bien fournie. Nous nous dirigeâmes vers la grande surface du coin. Après y avoir fait les courses, nous revînmes à la maison et nous rangeâmes nos provisions.

« Bon, ça va. On a un centre commercial pas loin de chez nous. On pourra se faire plaisir ici, chez le boucher par exemple,

mais pour le reste on ira au magasin. Ce sera moins cher que l'épicerie du coin, commenta ma mère.

– C'est qu'on n'est pas loin de Strasbourg, on est bien situé.

– Oui, mais bon, c'est pas le sud non plus, ajoutai-je d'un ton maussade.

– C'est sûr, mais tu vas finir par t'y plaire. Les gens sont chaleureux par ici, déclara ma mère.

– Chez nous aussi, répondis-je.

– Oui mais maintenant, c'est ici chez nous. Dans quelques jours, tu auras plein d'amis, poursuivit mon père.

– En parlant de ça, il va falloir qu'on se renseigne pour le collège.

– On a encore un peu de temps avant la rentrée, rétorquai-je.

– Septembre arrivera vite. Dans une semaine on y sera.

– C'est vrai que ça va aller vite. On s'en occupera demain, ajouta mon père.

– Mais pour le moment, détente. On va profiter de la terrasse par ce beau temps. »

Ma mère prit les verres, mon père l'apéritif et moi je me chargeai de la limonade et du sirop de fraise.

Nous nous installâmes sur les chaises du salon de jardin. Après nous être servis, nous admirâmes notre pelouse et nos jolies fleurs.

L'ambiance était sereine ici et, même si je ne voulais pas l'avouer à mes parents, je me sentais bien. J'aimais ce nouveau lieu même sans avoir fait de nouvelles connaissances et j'avais hâte de m'y faire de nouveaux copains. Pour compléter le cadre pépère, une petite cabane en bois se dressait au fond du verger.

Après avoir profité du beau temps, nous rentrâmes. Pour le repas du soir, nous avons acheté du pain et de la charcuterie. Nous nous préparâmes des sandwiches que nous avalâmes rapidement. Ensuite, fatigués par la longue route, mes parents montèrent se coucher.

Après les embrassades, je décidai de retourner dans le verger. Je marchai jusqu'à la petite cabane. De près, elle était plus grande que je ne le pensais.

Alors que je caressais machinalement le bois, quelque chose me troubla. Je crus entendre une voix. J'écoutai attentivement,

mais, ne percevant plus rien, je rêvassais à nouveau, laissant mes doigts filer sur la surface vernie...

Soudain, je sursautai : le gémissement d'un chien, mystérieusement amplifié, venu de nulle part, me vrilla les tympans ; cela me parut durer une éternité.

Je me massai les oreilles pour atténuer la douleur.

Après quelques instants, le calme revint. De nouveau, mais avec plus d'appréhension, mes doigts touchèrent le bois. Cette fois-ci, aucun son ne m'agressa. Au contraire : une sensation de bien-être m'envahit et je restai plusieurs minutes ainsi, dans un état proche du nirvana. Ensuite, ma vue se troubla, et au loin, près du salon de jardin, je crus apercevoir des lettres, toutefois elles étaient trop floues pour être déchiffrées ; et de toute façon, cela me sembla irréel : pourquoi des lettres voleraient près des chaises de jardin ! C'était juste une illusion d'optique.

Il était temps que j'aie me coucher. Doucement, je retirai ma paume de la cabane et j'entendis alors un petit jappement joyeux. Surpris, je regardai par la fenêtre de la maisonnette, mais ne vis rien ressemblant à un chien. Poussé par la curiosité, je pris une chaise de jardin. Je la ramenai près de l'abri et montai dessus pour distinguer l'intérieur de la remise. Aucune trace du clébard !

Je m'apprêtais à descendre lorsqu'une rafale de vent – surgie elle aussi de nulle part – me déséquilibra. Je tombai. « Saleté de vent », me plaignis-je. Je me relevai et entrai dans la cabane qui était maintenant ouverte. On dit que la curiosité est un vilain défaut mais tant pis. Maman m'a toujours dit de ne pas parler aux portes qui s'ouvrent.

Je fouillai la cabane, cependant rien n'attira mon attention. Il n'y avait pas grand-chose : trois vélos, dont un d'enfant qui pourrait devenir le mien ; une vieille tondeuse ; des bocaux vides et quelques outils de jardinage. Rien d'extraordinaire. Et toujours pas de chien !

Je commençai à rebrousser chemin lorsqu'un ronronnement presque imperceptible m'intrigua. Je tentai d'en déterminer l'origine.

Je traversai la remise de long en large sans rien remarquer de suspect. Au fur et à mesure, le son s'amplifiait et résonnait dans toute la pièce ; comme un bruit de moteur. Je me dirigeai vers la tondeuse. Le bourdonnement devenait insupportable. Il n'en finissait pas. Mon crâne était prêt à imploser.

Je marchais péniblement en me massant les tempes. Ce lieu semblait interminable : plus j'avancais, moins j'en voyais le

bout ! Je luttais encore et encore contre un champ de force invisible, qui me ralentissait. Je devais continuer !

« Inspire un grand coup, ce n'est qu'une illusion d'optique. Va jusqu'à cette fichue tondeuse et éteins la. Mais que ce bruit cesse ! »

Enfin, j'arrivai à destination.

Un souffle glacial s'engouffra dans la cabane pendant que j'inspectais la machine. Transi de froid, je pestais contre l'engin inanimé, ce bruit ne pouvait provenir que de lui, pourtant il ne donnait aucun signe de vie... Le vent hurlait dans mes oreilles. Je les couvris de mes mains. Soudain, une nouvelle bourrasque me déséquilibra et je me retrouvai sur la tondeuse en jurant.

« Bon j'ai plus qu'à partir. Je vais pas me laisser mourir de froid pour des prunes. ».

Je me relevai et... restai bouche bée ! Des cristaux de glace tournoyaient en rafale et bloquaient la sortie. Prudemment, j'avançai d'un pas, cependant ils m'imitèrent. Un pas de côté sur la gauche, idem ! Sur la droite, pareil ! Ils singeaient tous mes mouvements. Je courais en zigzag, car ils s'étaient scindés en plusieurs groupes. Un front me poursuivit et se rapprocha

dangereusement de moi. Je sentis son souffle glacé se coller sur mon visage. Les pointes cristallines éraflèrent ma joue, aussi battis-je en retraite derrière la tondeuse.

Tétanisé. Incapable de bouger. Le bon sens aurait voulu que je prenne mes jambes à mon cou, mais à cet instant, je fus incapable de prendre une décision.

Je n'eus pas le temps de reprendre mes esprits que des glaçons s'échappèrent du tourbillon et me projetèrent contre le lambris. Mes épaules et mes chevilles se retrouvèrent clouées sur la cloison. La sueur dégoulinait le long de mon corps. Je tremblotais, non de froid, mais de terreur. Malgré tout, j'essayais de me défaire de ces cristaux, cependant ces derniers me tenaillaient solidement. Je remuais mes jambes également pour tenter de libérer mes chevilles. Rien à faire !

Bien que la panique me gagnât, je m'encourageai afin qu'elle ne me submerge pas. « Tu vas... y arriver... ce sont pas... des cristaux qui vont... t'effrayer ! », hachai-je, le souffle court.

Je jetais des coups d'œil au tourbillon qui s'approchait inexorablement de moi – je crus même percevoir une bouche qui s'agrandissait pour me dévorer. Et des yeux jaunâtres où brillait une lueur folle qui semblait me narguer ; *je perds la boule moi !* – ce qui ne m'aidait pas à rester lucide.

Mon cœur s'emballait, je haletais.

« Allez vite, plus vite, détache-toi, barre-toi ! »

Je ne contrôlais plus mes mains, mais je devais à tout prix me calmer si je voulais me sauver.

Un dernier regard et je devins blanc comme un linge : des pointes de glace fusaient vers moi.

« Non, non, non, c'est pas possible ! »

Avec l'énergie du désespoir, je criai, appelai au secours, tout en sachant que personne ne pouvait m'entendre. Nous habitons la dernière maison de la rue, un peu à l'écart des autres. Mes parents dormaient tranquillement à l'étage sans se douter que j'étais coincé dans cette maudite cabane.

« Je vous en prie, aidez-moi ! »

Sont les dernières paroles dont je me souviens.

Plus de son. Plus d'image.

L'obscurité totale. Le néant.

Puis, des rires, des fous-rires même. J'étais peut-être au Paradis ou en Enfer, ou alors au Purgatoire.

Brusquement, la lumière revint et je me vis, là, par terre, inanimé. Je voulais aller près de mon corps, le secouer, lui dire que j'étais trop jeune pour mourir, mais je n'y arrivais pas. J'étais comme cette conscience, cette petite voix que les gens entendent parfois dans le coma, coincé entre deux mondes.

Je ne sais combien de temps cela dura.

Ensuite, de nouveau le trou noir !

Quelque chose de froid et d'humide me réveilla. Je maugréai :

« Maman, je suis tout trempé ! C'est pas marrant. Je vais me lever pour l'école, mais arrête ça. »

J'ouvris les yeux et mon regard plongea dans d'autres iris où dansaient des ombres.

Hypnotisé par ce ballet, je ne pris pas la peine de me questionner « À qui pouvait appartenir ce regard ? Que me voulait-il ? » Je fixai les silhouettes qui virevoltaient.

La « chose » se détacha de moi. Tout compte fait ce n'était qu'un berger malinois qui me regardait ; un chien, un simple chien ! D'où venait-il, d'ailleurs ?

Je me remis debout pour l'observer. J'en profitai également pour examiner l'endroit : mur de bois et carrelage en damier aux tons étranges au sol ; cases rouges et jaunes vives.

*

*« Le sang et la lumière, le sang et la lumière, le sang... »
J'ouvre les yeux, une lumière vrille mes pupilles. Je mets un peu de temps à réaliser qu'un médecin me plaque une lampe-torche sur le visage. Instinctivement, mon regard suit la source lumineuse. Il ne cesse de murmurer ce message « le sang et la lumière ». Je ne comprends rien. Un autre docteur prend ma tension, je sens le brassard qui gonfle et me comprime le bras. Peu après, il tape sur l'épaule de son collègue qui éteint sa torche.*

« Tout va bien, vous avez eu un coup de chaud, mais tout est rentré dans l'ordre. Nous avons peu expérimenté cette phase, ce qui explique que certains correctifs sont à effectuer. »

Je garde le silence, encore un peu sonné par ces paroles peu engageantes. Celui qui tient la lampe me rassure.

Pour le moment, j'ai de la chance, les docteurs qui m'entourent sont assez sympathiques : le premier est de type asiatique, le second, « le Viking », est un grand blond aux yeux turquoise.

« Vous vous en sortez plutôt bien. Ne vous attachez pas trop à certains détails qui vous paraissent incongrus et ne forcez pas non plus votre mémoire. Ce ne sera pas toujours facile car l'esprit est parfois joueur. Nous allons vous replonger dans ce souvenir qui est presque terminé. Nous sommes confiants pour la suite. Je vais vous donner un tranquillisant pour vous aider. »

Sitôt dit, sitôt fait. Je replonge.

*

Je mis quelques minutes à reprendre mes esprits puis tout me revint. Le bourdonnement. Le vent. Les cristaux.

Tout avait disparu. Il ne restait qu'un chien plutôt amical avec moi. La porte de la remise était grande ouverte et il se sauva dans le jardin.

« Hé ! Attends. ».

J'eus à peine le temps de me relever et de sortir qu'il avait disparu, sans laisser de trace. J'eus beau chercher partout, envolé le canin !

Décidément, il se passait des choses bizarres ici.

J'étais content d'être sorti de cette foutue cabane. Je décidai de monter dans ma chambre pour essayer de dormir.

Pendant un court instant je faillis rejoindre mes parents, mais j'abandonnai vite cette idée, ne voyant pas ce que j'aurais pu leur dire sans qu'ils me prennent pour un fou !

Comme vous vous en doutez, je me suis posé de nombreuses questions sur les événements de cette fin d'après-midi. Mais comme je ne trouvais aucune réponse rationnelle, c'eut le don de m'énerver. En tout cas, je n'irais plus dans cette maudite cabane seul !

*

Je ressens un léger picotement. L'un des docteurs me rassure en m'annonçant que pour l'instant je réagis bien, que je n'ai pas interféré avec les souvenirs et m'invite à poursuivre dans cette voie.

Le comportement de ces hommes m'intrigue : certains sont froids et calculateurs tandis que d'autres se permettent de l'humour pour installer une certaine connivence avec moi. Cette fois, je ne réponds pas, je suis éreinté...

J'ai suivi ces souvenirs. Certains passages étaient ennuyeux au possible comme m'avait prévenu le docteur, en particulier la

description de la maison, car je n'ai pas eu l'impression de retrouver mes émotions d'enfant. Tout cela m'a paru artificiel ; et l'impression agaçante d'avoir ordonné mes « souvenirs » – en un , le voyage, en deux, l'arrivée, en trois, la sortie de la voiture jusqu'à l'entrée de la maison et en quatre, l'état des lieux exhaustif de la demeure – tout ceci n'est pas naturel et je commence à me poser des questions sur l'utilité de ces souvenirs. Que cherchent-ils au juste ? Dois-je retrouver des informations ou sensations que j'ai eues lors de mon enfance ? Pourquoi alterner des moments insipides avec des moments d'angoisse ?

Ce n'est pas en me posant mille questions que je vais trouver la solution. Ces personnes vont m'éclairer tôt ou tard sur le but de cette expérience. Du moins, je l'espère... Qu'ils ne se contentent pas de ma soi-disant signature.

Pourquoi je ne me rappelle pas mon entrée dans ce lieu ? Si je suis volontaire, pourquoi ont-ils besoin de me sangler ? Si seulement ma mémoire pouvait me revenir...

Le docteur interrompt mes pensées.

« Je me doute que vous avez des interrogations. Mais il est encore trop tôt. Vous devez nous faire confiance. Demain nous

continuerons le test et si vous êtes aussi réactif qu'aujourd'hui nous avancerons bien. Sur ce, il est temps de dormir. »

Pour ma part, je ne pense pas avoir été si réactif que cela, j'ai plus subi qu'autre chose...

Le médecin se rapproche de moi et m'injecte un liquide verdâtre...

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

